ANDRONIC.

TRAGEDIE.

BIBLIOTHECA REGIA

A PARIS,

Chez THOMAS GUILLAIN, ſur le Quay des Auguſtins, à la deſcente du Pont-neuf, à l'Image S. Loüis.

M. DC. LXXXV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

A MADAME
LA DAUPHINE.

MADAME,

Je vous offre cette Tragedie, parce qu'elle doit tout

ſon merite & ſon ſuccés à voſtre ſeule approbation. Le public a reglé avec ſoûmiſſion & avec plaiſir ſon jugement ſur le vôtre, & les larmes dont vous avez honoré le déplorable ſort d'Andronic, ont eſté ſuivies de celles de tout Paris. Quel bonheur pour moy d'avoir mis au jour un Ouvrage qui ne vous ait pas déplû ? & quelle joye pour les Autheurs Tragiques, d'apprendre que vous vous laiſſez attendrir par la repreſentation de leurs Poëmes ? Mais, MADAME, ces mouvemens genereux, & cette noble

pitié que ces ſpectacles inſpirent aux belles ames, ne font pas tout le plaiſir que le Theatre vous donne, vous en goûtez ſans doute un plus agreable & plus glorieux, en comparant vôtre deſtinée à celle de ces illuſtres infortunez que la Scene expoſe à vos yeux; vous trouvez d'abord que toutes leurs diſgraces ont eſté cauſées ou par les perſecutions de la fortune, ou par la tyrannie de leurs paſsions, & vous voyez en même temps que vous eſtes pour jamais à couvert de ces deux ſortes de

malheur. Fille de LOÜIS LE GRAND, *la fortune ne peut vous nuire, elle reſpecte tout ce qu'il aime, & ſemble prévenir ſes moindres deſirs ; ou plûtoſt elle cede à la prudence & à la valeur de cet adorable Monarque. Pour les paſſions, on ſçait que vous ne les connoiſſez que chez les autres, ou que ſi vôtre cœur eſt ſenſible à quelques-unes, elles ſont veritablement des vertus ; auſſi l'Europe vous regarde comme le modele des Princeſſes qu'elle éleve : heureuſes celles qui profiteront de vos exemples, & plus heureux*

moy-même ſi je puis un jour dépeindre une Heroïne en qui la France reconnoiſſe quelques-uns de vos traits. Ie ſuis avec le plus profond reſpect,

MADAME,

Vôtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur,
CAPISTRON.

PREFACE.

LE ſuccés de cette Tragedie a eſté ſi grand, qu'il auroit pû me perſuader que j'ay fait une Piece parfaite, ſi j'avois eſté plus vain que je ne ſuis ; mais bien loin de le penſer, j'avouë de bonne foy qu'il y a pluſieurs deffauts ; ainſi j'attribuë ſa réüſſite autant à la beauté du ſujet, & à l'adreſſe des Acteurs, qu'à mes vers & à mes penſées. Le ſujet eſt le plus touchant & le plus ſingulier qui ait jamais eſté traité, & Meſſieurs les Comediens ſe ſont

ſurpaſſez dans la repreſentation de cette Piece, tous les caracteres en ont eſté admirablement bien remplis ; Irene a fait verſer des larmes à tous ceux qui l'ont entenduë : mais Monſieur le Baron s'eſt élevé au deſſus de luy-même, il a trouvé l'art de rendre tous les jours ſon rolle nouveau par les differentes manieres dont il l'a joüé ; il y a découvert & fait ſentir des beautez que je n'y connoiſſois pas moy-même ; enfin il a fait ce que ces Acteurs, que la Grece a tant vantez, auroient eu bien de la peine à faire.

PRIVILEGE du Roy.

LOUIS par la grace Dieu, Roy de France & de Navarre; A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maiſtres des Requeſtes ordinaires de noſtre Hoſtel, Baillifs, Seneſchaux, Prevoſts, Juges, leurs Lieutenans, & tous autres nos Juſticiers & Officiers qu'il appartiendra : Salut. Noſtre amé le Sieur CAPISTRON, nous a fait remontrer qu'il deſireroit faire imprimer un Livre qui a pour titre, *Andronic*, *Tragedie*, s'il Nous plaiſoit luy en accorder la permiſſion, & nos Lettres ſur ce neceſſaires, qu'il nous a tres-humblement fait ſupplier luy octroyer. A CES CAUSES voulant traiter favorablement l'Expoſant, Nous luy avons permis &

accordé, per mettons & accordons par ces Preſentes, de faire imprimer ledit Livre par tel Imprimeur, en tel volume, marges, caracteres, & autant de fois que bon luy ſemblera, pendant le temps de ſix années conſecutives, à commencer du jour qu'il ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois, iceluy vendre, debiter, & diſtribuer par tout noſtre Royaume, & Terres de noſtre obeïſſance : Faiſons deffenſes à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, ny debiter ledit Livre, ſous quelque pretexte que ce ſoit, meſme d'impreſſion étrangere, ou autrement, ſans le conſentement de l'Expoſant, ou de ſes ayans cauſe, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, trois mille livres d'amendes payables ſans deport par chacun des contrevenans, applicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à l'Expoſant, & de tous dépens, dom-

mages, & intereſts; à la charge d'en mettre deux Exemplaires en noſtre Bibliotheque publique, un en celle du Cabinet des Livres de noſtre Chaſteau du Louvre, & un en celle de noſtre tres-cher & feal le Sieur le Tellier Chancelier de France: de faire imprimer ledit Livre en beaux caracteres & papier, conformement à nos Reglemens; & de faire regiſtrer ces preſentes és Regiſtres de la Communauté des Marchands Libraires de noſtre Ville de Paris, à peine de nullité des Preſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons faire joüir & uſer ledit Expoſant, ou ceux qui auront droit de luy, plainement & paiſiblement, ceſſant & faiſant ceſſer tous troubles & empeſchemens au contraire: Voulons qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Livre l'Extrait des Preſentes, elles ſoient tenuës pour bien & deuëment ſignifiées; & qu'aux copies collationnées par un de nos

amez & feaux Conſeillers-Secretaires, foy ſoit ajoûtée comme au preſent Original : Commandons au premier noſtre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, faire pour l'execution des Preſentes tous Exploits, ſignifications, deffenſes, & autres actes neceſſaires, ſans pour ce demander autre permiſſion : CAR tel eſt noſtre plaiſir. DONNE' à Verſailles le cinquiéme jour d'Avril, l'an de grace mil ſix cens quatre-vingt-cinq, & de noſtre Regne le quarante-deuxiéme : Signé, Par le Roy en ſon Conſeil, DUGOUR.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le 17. Avril 1685. ſuivant l'Arreſt du Parlement du 8. Avril 1653. Et celuy du Conſeil Privé du Roy, du 27. Fevrier 1665.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 18. Avril 1685.

ACTEURS.

COLOJEAN PALEOLOGUE, Empereur de Grece.

IRENE, Fille de l'Empereur de Trebiſonde, femme de l'Empereur.

ANDRONIC, Fils de l'Empereur.

LEON, MARCENE, Miniſtres d'Eſtat.

LEONCE, Envoyé des Bulgares auprés de l'Empereur.

EUDOXE, Gouvernante d'Irene.

NARCE'E. Confidente d'Irene.

MARTIAN, Confident d'Andronic.

ASPAR, GELAS, Officiers des Gardes de l'Empereur.

CRISPE, Officier de l'Empereur.

GARDES.

La Scene eſt à Conſtantinople, autrefois Biſance, dans le Palais de l'Empereur.

ANDRONIC.

ANDRONIC,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARCENE, CRISPE.

MARCENE.

Uoy malgré nos chagrins & nôtre longue haine,
Leon, dis-tu, demande à parler à Marcene?
A moy? me dis-tu vray? Puis-je le croire ainsi?

CRISPE.

Ouy, Seigneur, & bien-tôt il doit se rendre icy.

MARCENE.

Eſt-il quelque intereſt aſſez fort ſur ſon ame
Pour cõtraindre un moment le couroux qui l'enflâme,
Aprés que ſi long-temps ſoigneux de m'offencer,
Et dans tous mes deſſeins prompt à me traverſer,
Il a tenté cent fois d'uſurper ma puiſſance,
Et l'employ glorieux que j'exerce à Biſance;
Pour moy je l'avoüray, dans ma haine affermy,
Je ne regarde en luy qu'un mortel ennemy,
Et ma faveur ſans ceſſe à la ſienne contraire,
Me vange aſſez des maux qu'il a voulu me faire;
Je l'attendray pourtant, & pour eſtre éclaircy
Des ſentimens ſecrets d'un homme....

CRISPE.

Le voicy.

SCENE II.

MARCENE, LEON, CRISPE.

LEON.

QUE l'on nous laiſſe ſeuls. Seigneur, puis-je pretendre,
Criſpe ſe retire & l'on continuë.
Qu'avec tranquillité vous daignerez m'entendre,
Et que de vos ſoupçons interrompant le cours,
Vous pourrez ſans contrainte écouter mes diſcours?

MARCENE.

Je ne puis vous celer ma ſurpriſe ſecrette ;
Mais dans quelque embarras où ce diſcours me jette,
Parlez, ne craignez rien, en vous ouvrant à moy ;
Je le jure, Seigneur, fiez-vous à ma foy.

LEON.

Il ſuffit, ce ſerment a diſſipé ma crainte,
Et je vay m'expliquer ſans détour & ſans feinte.
Depuis plus de vingt ans, vous le ſçavez, Seigneur,
Nous conduiſons tous deux l'eſprit de l'Empereur,
Il partage entre-nous ſon cœur & ſa puiſſance,
Et nous dictons toûjours les ordres qu'il diſpenſe,
Du rang que vous tenez confus, deſeſperé,
Pour vous en dépoüiller j'ay cent fois conſpiré,
Et vous que contre moy pouſſoit la même envie,
Vous avez attaqué ma faveur & ma vie ;
Je ne craignois que vous, vous ne craigniez que moy ;
Et puis qu'il faut icy parler de bonne foy,
C'eſtoit avec raiſon que jaloux l'un de l'autre,
Vous craigniez mon pouvoir, que je craignois le vôtre,
Puiſque chacun de nous eſtimant ſon rival,
Trembloit qu'à ſa fortune il ne devint fatal ;
Perſuadez tous deux en voulant nous détruire
Qu'un de nous ſuffiſoit pour gouverner l'Empire.
Souvent nos démêlez étant preſts de finir,
L'Empereur a pris ſoin de les entretenir,
Nos chagrins l'ont ſervy bien mieux que nôtre zele ;
Chacun de nous eſtoit un miniſtre fidelle,
Dont les yeux attachez ſur un ſeul ennemy,
Toûjours dans ſon devoir le tenoit affermy ;

Ainſi tant qu'ont duré nos haines mutuelles,
L'Empereur a joüy du fruit de nos querelles;
Il faut les terminer, le jour en eſt venu.
L'Etat de cette Cour, Seigneur, vous eſt connu,
Depuis prés de deux mois qu'en épouſant Irene,
L'Empereur s'eſt lié d'une nouvelle chaîne,
Qu'enlevant la Princeſſe à ſon fils malheureux,
D'une foy tant jurée, il a rompu les nœuds,
Andronic tout entier ſe livre à la colere;
Et ſi dans ſes tranſports, il épargne ſon pere,
S'il le reſpecte encore, ah! croyez que ſur nous
Il en fera tomber les plus funeſtes coups;
Il impute à nos ſoins ſa triſte deſtinée,
Il croit que pour reſoudre un ſecond hymenée,
Enfin pour en former les injuſtes liens,
L'Empereur a ſuivi vos conſeils & les miens.
Nos perils ſont égaux, nos craintes ſont communes,
Seigneur, aſſocions nos cœurs & nos fortunes,
Et pour nous maintenir, haſtons-nous de dreſſer
Un rempart qu'Andronic ne puiſſe renverſer.

MARCENE.

Je ne ſçay ſi je puis avec quelque aſſeurance,
Seigneur, de vos diſcours bannir la défiance;
Mais perſonne en ces lieux ne peut nous écoûter,
Nous ſommes ſeuls enfin, qu'aurois-je à redouter,
Quand vous m'accuſeriez, vôtre ſeul témoignage
Ne peut contre ma foy donner le moindre ombrage,
Je connois là-deſſus l'eſprit de l'Empereur;
Je vay donc vous répondre & vous ouvrir mon cœur.
Seigneur, de vos avis je voy trop l'importance,
Le Prince eſt plus à craindre encore qu'on ne penſe;
Il regnera, comment nous pourrons-nous ſauver!
Pour moy qui fus chargé du ſoin de l'élever,

Je me ſuis fait long-temps une penible étude
De percer les raiſons de ſon inquietude.
Vous ſçavez que toûjours ſolitaire, inquiet,
Farouche, il a paru ne vivre qu'à regret.
Grace à mes ſoins, j'ay lû juſqu'au fond de ſon ame,
J'ay vû ſon deſeſpoir, l'ambition l'enflâme,
Au deſir de regner ſans ceſſe abandonné,
Tout luy déplaiſt icy n'eſtant point couronné;
Quelque ſoin qu'on ait pris d'abaiſſer ſon courage,
De dompter ſon orgueil dans un long éclavage,
On l'a vû chaque jour loin de s'humilier
Se roidir contre nous & devenir plus fier;
Trop inſtruit de ſes droits, trop plein de ſa naiſſance,
Il ne ſçauroit ſouffrir la moindre dépendance;
Mais ſur tout j'ay connu que ſon cœur eſt épris
D'une invincible horreur contre les favoris;
Il voit nôtre pouvoir dans la Cour de ſon Pere,
Seigneur, comme un larcin que nous oſons luy faire
Et ſi de l'Empereur il ſouhaitte la mort,
C'eſt plus pour nous punir que pour changer de ſort;
Voila quel eſt le Prince, & je puis dire encore
Qu'il eſt cher à la Cour, que le Peuple l'adore,
Dés l'enfance affectant une fauſſe pitié,
Il s'eſt de tout l'Empire attiré l'amitié;
Vous voyez qu'il ſoûtient les rebelles Bulgares,
Chaque jour l'envoyé de ces peuples Barbares,
L'entretient, le conſulte, & prés de l'Empereur,
Andronic l'a flatté de toute ſa faveur:
Ah! rendons pour la paix leur projet inutile,
Que ſerions-nous tous deux dans un Etat tranquile?
L'Empereur libre alors de craintes & de ſoins
Eſtant plus abſolu, nous écoûteroit moins,
En vain de ſa tendreſſe il nous donne des marques,
Il eſt, n'en doutez point, comme tous les Monarques,

Qui d'une égale ardeur cheriſſent nos pareils,
Et des plus grands bien-faits achettent leurs conſeils ;
Tandis que le deſordre, ou le deſtin contraire
Rendent à leur grandeur ce ſecours neceſſaire !
Mais aprés le danger, à l'abry du mal-heur
Leur ardente amitié perd toute ſa chaleur ;
Nous devenons ſuſpects en ceſſant d'eſtre utiles,
Nos ſervices paſſez ſont de foibles aziles,
On ne veut plus nous voir avec les mêmes yeux,
Ce qu'on loüoit jadis eſt un crime odieux ;
Et l'exil, la priſon, que dis-je ? une mort prompte
Chez la poſterité fait paſſer nôtre honte,
D'autant plus mal-heureux qu'accablez de douleurs,
Tout le monde irrité nous refuſe des pleurs,
Qu'au milieu des fureurs que ſur nous on déploye,
Nos maux ſont le ſujet de la publique joye;
Que le peuple triomphe, & loin de s'attendrir,
Se plaint qu'on nous fait grace en nous faiſant mourir.

LEON.

Oüy, Seigneur, prevenons le retour ordinaire,
Qui du ſort indigné nous montre la colere,
Occupons l'Empereur, ne le laiſſons jamais
Goûter le plein bon-heur d'une profonde paix ;
Ainſi maiſtres de tout nous n'aurons plus de maiſtre,
Et le fier Andronic...mais je le voy paroître,
L'Envoyé l'accompagne, & Martian auſſi.

SCENE III.

ANDRONIC, MARCENE, LEON, LEONCE, MARTIAN.

ANDRONIC *à Leonce.*

JE vais leur en parler, ils ſont tous deux icy ;
Leonce, vous verrez avec combien de zele
Des peuples opprimez je deffens la querelle.
Vous dont les ſeuls avis & la pleine faveur
Au gré de vos deſirs font agir l'Empereur,
Portez-le à la clemence, & faites qu'il ſe rende,
Qu'il accorde la Paix que Leonce demande,
Et ceſſe d'accabler du ſort le plus cruel,
Un Peuple mal-heureux & non pas criminel.
Preſſez, n'épargnez rien, ſecondez mon envie,
Qu'on me laiſſe partir, que j'aille en Bulgarie,
Des Peuples ébranlez j'aſſureray la foy,
J'en réponds, ſi l'on veut s'en repoſer ſur moy.
Songez que vos conſeils ont cauſé ma miſere,
Que ſi j'obtiens par vous cét aveu de mon Pere,
En faveur de vos ſoins, je puis tout oublier,
Que je m'abaiſſe, enfin juſqu'à vous en prier.

MARCENE.

Ah ! Seigneur....

ANDRONIC.

C'eſt aſſez. Il me reſte à vous dire
Que je dois eſtre un jour le maiſtre de l'Empire.
Laiſſez-moy.

SCENE IV.

ANDRONIC, LEONCE, MARTIAN.

LEONCE.

SUR l'eſpoir d'obtenir vôtre appuy,
Seigneur, nous nous flattons....

ADRONIC.

Eh que puis-je aujourd'huy ?
Helas plus malheureux encor que vous ne l'eſtes,
Rien ne peut reparer les pertes que j'ay faites,
Et vous pouvez un jour dans une douce paix
Perdre le ſouvenir des maux qu'on vous a faits ;
L'Empereur doit icy vous voir & vous entendre,
Il l'a promis, il vient, je vais tout entreprendre,
Trop heureux ſi mes ſoins donnent à vos Etats
Ce repos ſouhaité dont je ne joüis pas.

SCENE V.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, LEONCE, MARTIAN, Gardes.

ANDRONIC.

SEigneur, Leonce, encor vous demande audiance.
Et vous avez daigné m'asseurer....

L'EMPEREUR.

Qu'il s'avance.

LEONCE.

Permettrez-vous, Seigneur, qu'embrassant vos genoux,
J'ose vous suplier d'écouter....

L'EMPEREUR.

Levez-vous.

LEONCE.

Fais si bien, juste Ciel, que ma plainte le touche!
Tout un peuple, Seigneur, vous parle par ma bouche;
Un peuple qui toûjours à vos ordres soûmis,
Fût le plus fort rempart contre vos ennemis,
Et de qui la valeur justement renommée
Se fit craindre cent fois à l'Europe allarmée,
Quand vôtre illustre Pere achevant ses Exploits,
Se vit & la terreur, & l'arbitre des Rois.
Vous le sçavez, Seigneur, ce peuple magnanime
Fût toûjours honoré de sa plus tendre estime;

Et ce digne Heros pour ſes fameux combats
Choiſiſſoit parmy nous ſes Chefs & ſes Soldats.
Cét heureux temps n'eſt plus, ces Guerriers intrepides
Sont en proye aux fureurs des Gouverneurs avides,
Sous des fers odieux leur cœur eſt abbatu,
La rigueur de leur ſort accable leur vertu;
Tout ſe plaint, tout gemit dans nos triſtes Provinces,
Les Chefs & les Soldats, & le Peuple, & les Princes;
Chaque jour ſans ſcrupule on viole nos droits,
Et l'on compte pour rien la Juſtice & les Loix.
En vain nos ennemis à nos Peuples ſoûtiennent,
Que c'eſt de vôtre part que leurs ordres nous viennent;
Non, vous n'approuvez point leurs ſanglants attentats,
Je diray plus, Seigneur, vous ne les ſçavez pas.
Ah, ſi pour un moment vous pouviez voir vous-même
Pour quels coups on ſe ſert de vôtre nom ſuprême,
Que ce ſaint nom ne ſert qu'à nous tiranniſer,
Qu'à mieux lier le joug qu'on nous veut impoſer;
Alors de vos Sujets moins Empereur que Pere,
Vous ne ſongeriez plus qu'à finir leur miſere,
Et qu'à punir bien-tôt avec ſeverité
Ces indignes abus de vôtre autorité;
Enfin, ſi l'on a vû nos peuples en furie
S'armer pour maintenir les droits de la Patrie,
Seigneur, nos Gouverneurs ſont les plus criminels,
Ils nous ont trop apris à devenir cruels;
Pour vous, nous conſervons la foy la plus conſtante,
Faut-il vous en donner quelque preuve éclatante!
Faut-il pour ſoûtenir l'honneur de vôtre rang
Prodiguer tous nos biens, verſer tout nôtre ſang?
Faut-il nous expoſant aux horreurs de la guerre,
Suivre vos étendards juſqu'au bout de la terre?
Vous nous verrez contens au milieu des deſerts,
Braver pour vous ſervir tous les perils offerts.

Et meriter de vous en cherchant à vous plaire
Les bontez dont jadis nous combla vôtre Pere:
Mais s'il faut chaque jour par de nouveaux tyrans
Voir piller nos maiſons, maſſacrer nos parens,
Et les treſors tirez du ſein de nos Provinces,
Rendre ces inhumains plus puiſſans que nos Princes,
Je l'avoüray, Seigneur, nos Peuples irritez
S'emporteront toûjours contre leurs cruautez.
C'eſt à vous de juger en Prince legitime,
S'il faut ou nous abſoudre, ou punir nôtre crime;
Si vous nous condamnez: pleins de reſpect pour vous,
Seigneur, ſans murmurer nous ſouffrirons vos coups;
Mais du moins rejettez les avis ſanguinaires
Des perfides auteurs de toutes nos miſeres,
Prononcez par vous-même, & ne conſultez pas
Des cœurs intereſſez à troubler vos Etats.

L'EMPEREUR.

Ainſi vous eſperez avec cét artifice
Dérober vôtre teſte au plus juſte ſuplice?
Que dis-je? vous voulez me preſcrire des loix?
Que pour regner enfin j'emprunte vôtre voix?
C'eſt à vous d'obeïr, ſans vouloir vous deffendre
Aux ordres qu'en mon nom on vous a fait entendre;
Et ſi je n'écoutois que mes reſſentimens,
Je ne vous répondrois que par des châtimens;
Mais je veux bien encor ſuſpendre ma colere,
Je verray s'il faut eſtre indulgent ou ſevere:
Allez, je ſuis inſtruit de vos pretentions,
Et vous ſçaurez bien-tôt mes reſolutions.

SCENE VI.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, MARTIAN, Gardes.

L'EMPEREUR.

EH bien, parlerez vous encor pour ces Rebelles ; Prince.

ANDRONIC.

Vous n'avez point de ſujets plus fidelles,
Et malgré vos bontez pour leurs perſecuteurs,
Seigneur, vous fremirez d'apprendre leurs malheurs.
L'Empereur, mon ayeul, dont les vives lumieres
Egaloient le grand cœur, & les vertus guerrieres
Admira leur valeur, s'aplaudit de leur foy.

L'EMPEREUR.

Son exemple aujourd'huy ne conclud rien pour moy.

ANDRONIC.

Eh hien, puis que vôtre ame encor trop irritée
Refuſe à leurs ſoûpirs la grace meritée,
Confiez-moy leur ſort. Il faut que mes travaux
Des Bulgares trahis aſſeurent le repos ;
Il faut que j'aille....

L'EMPEREUR.

Vous ?

ANDRONIC.

Permettez que je parte.
De ces lieux pour un temps, ſouffrez que je m'écarte,
Tout m'en preſſe, Seigneur, un Peuple que je plains,
Et qui brûle de voir ſon deſtin en mes mains,
Le deſir de calmer les troubles de l'Empire,
Et bien d'autres raiſons que je ne puis vous dire.

L'EMPEREUR.

Vous ſortir de Biſance, & quitter cette Cour ?

ANDRONIC.

Oüy, j'exige de vous cette marque d'amour,
Me refuſerez-vous une premiere grace ?
Seigneur, ſi le ſuccés répond à mon audace,
Vous connoîtrez bien-tôt par cét illuſtre employ
Ce que l'Empire un jour doit attendre de moy.

L'EMPEREUR.

Je ne ſçay que juger d'un diſcours qui m'étonne.
A quel bizarre ſoin vôtre eſprit s'abandonne ?
Pourquoy quitter des lieux où tout vous eſt ſoûmis,
Pour courir vous jetter parmy nos ennemis ?
Vous eſtes dans Biſance où ma Cour vous adore,
Quel étrange projet ? je le repete encore,

Pour des Peuples ingrats faut-il vous empreſſer ?
Prince, conſultez-vous, je vous laiſſe y penſer.

SCENE VII.

ANDRONIC, MARTIAN.

ANDRONIC.

LE deſſein en eſt pris, rien ne m'en peut diſtraire,
Haſtons, cher Martian, un départ neceſſaire,
Abandonnons des lieux où je ne puis rien voir
Qui ne me ſoit l'objet d'un mortel deſeſpoir.

MARTIAN.

Eh quoy! vous flattez-vous que loin de cette Ville,
Que ſous un autre Ciel vous ſerez plus tranquille ?
Non, Seigneur, vos chagrins ne vous quitteront pas,
Changerez-vous de cœur en changeant de climats ?
Et croyez-vous ſentir en ſortant de Riſance
Des tranſports moins preſſans & plus d'indifference ?

ANDRONIC.

Non, non, d'aucun repos, je n'oſe me flatter,
C'en eſt fait, mes tourmens ne me ſçauroient quitter,
Loin de guerir des traits dont mon ame eſt bleſſée,
Je n'en puis ſeulement concevoir la penſée;
Irene eſt trop charmante, & je ſens mon amour,
Sans eſpoir, ſans deſirs, s'accroître chaque jour,

Je la vis, je l'aimay dés ſa plus tendre enfance,
Cét amour s'eſt nourry de cinq ans d'eſperance,
Ses yeux ſont plus puiſſans qu'ils ne l'eſtoient alors,
Et je ferois contre-eux d'inutiles efforts;
Mais ce feu mal-heureux que je ne puis éteindre
Peut-eſtre plus long-temps ne pourroit ſe contraindre,
Je ne puis voir mon Pere avec tranquilité
Poſſeſſeur d'un treſor que j'avois merité,
Il m'a fait trop de maux en m'enlevant Irene,
Il s'éleve en mon cœur des ſentimens de haine,
Que toute ma vertu ne ſçauroit étouffer,
Ce n'eſt qu'en m'éloignant que j'en puis triompher;
Je ſçais tous les égards que je dois à mon Pere,
Et le Ciel m'eſt témoin combien je le révere,
Je voudrois faire plus: mais il m'a tout oſté
Son choix.... n'en parlons plus, je ſuis trop agité,
Je ne me connois plus, & je me crains moy-même,
Je ſuis jeune, jaloux, j'ay perdu ce que j'aime;
Fuyons, n'expoſons point ma tremblante vertu
Au remords éternel d'avoir mal combattu.

MARTIAN.

Que je vous plains, Seigneur: que vôtre deſtinée
Par ce funeſte amour devient infortunée!
Sans luy toujours content, reveré, glorieux,
En naiſſant aſſûré du rang de vos ayeux,
Vôtre cœur eût goûté dans une paix profonde
L'heureux ſort que le Ciel donne aux maîtres du mõde.

ANDRONIC.

Que dis-tu? je ſuis né pour eſtre mal-heureux,
L'amour ne fait point ſeul mon deſtin rigoureux;

Eh quoy, pour penétrer l'excés de ma miſere,
Ne te ſuffit-il pas de connoître mon Pere ?
L'Empereur ſoupçonneux, eſclave de ſon rang,
Ne m'a jamais fait voir les tendreſſes du ſang,
Les plus ſaints mouvemens que la nature imprime
Dans ſon auſtere cœur paſſeroient pour un crime,
Et pour eſtre né Prince, il ne m'eſt pas permis
D'éprouver tout l'amour d'un Pere pour ſon fils.

MARTIAN.

Quoy Seigneur....

ANDRONIC.

Dans ces lieux mon courage murmure
Et mon cœur n'eſt point fait pour une vie obſcure,
Dés l'enfance charmé des Heros de mon ſang,
Je trouve leurs vertus au deſſus de leur rang,
Sur tout de mon ayeul & l'exemple & la gloire
M'enflâme à tous momens & remplit ma memoire,
Sur ce fameux Guerrier mon eſprit attaché
Par aucun autre objet n'en peut être arraché,
Je regarde ſon ſort avec un œil d'envie,
A ſes jours éclatans je compare ma vie,
Rien ne s'offre à mes yeux dans le cours de ſes ans
Que de nobles travaux, des ſuccés triomphans,
Que des murs embraſez, que des Villes ſurpriſes,
Des Peuples aſſervis, des Provinces conquiſes,
Des Rebelles punis, des Rois humiliez,
Le repos maintenû chez tous ſes Alliez,
Où ſi jamais le ſort démentant ſon courage
A ſes proſperitez a mêlé quelque outrage,
Il me paroît plus grand dans ſon averſité,
Je le voy triompher du deſtin irrité,

Et tirant de ſa cheute une nouvelle gloire,
A force de vertu rappeller la Victoire.
Moy toûjours renfermé dans ces murs mal-heureux,
Occupé juſqu'icy par de frivoles jeux,
Je ne ſçay ny l'employ ny l'ordre d'une armée,
Que par des traits confus, ou par la renommée.
Ah! ce ſeul ſouvenir plus que tous mes mal-heurs
M'irrite, me devore, & m'arrache des pleurs;
Allons, obeïſſons au tranſport qui me guide,
Et prenons vers la gloire un eſſor ſi rapide,
Que dans leur nombre un jour mes exploits confondus
Suffiſent à remplir les jours que j'ay perdus.
Cependant cherche Eudoxe, elle connoît ma peine,
Et m'a cent fois preſſé de fuïr les yeux d'Irene,
Du deſſein que j'ay pris, il l'a faut avertir,
Va la trouver, dy luy qu'avant que de partir
Je demande ſur tout à voir l'Imperatrice,
Et qu'elle doit encor me rendre cét office,
Que j'oſe m'en flatter; adieu, cours, haſte toy,
J'attendray ton retour pour diſpoſer de moy.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IRENE, EUDOXE.

IRENE.

IE ne le verray point, non, j'y suis resoluë,
M'osez-vous conseiller cette fatale veuë ?
Eudoxe, ignorez-vous son destin & le mien ?

EUDOXE.

Pourquoy luy refuser un moment d'entretien ?
Voulez-vous qu'irrité de vôtre resistance,
Il ne se presse plus de sortir de Bisance ?
Croyez-moy, gardez-vous d'aigrir son desespoir;
Et puisque pour jamais il renonce à vous voir,
Madame, accordez-luy la faveur qu'il demande.

IRENE.

Quels soûpirs, quels regrets voulez-vous que j'entẽde ?

Vous qui me dérobant à nos heureux climats
Dans ces funeſtes lieux conduiſites mes pas ;
Vous de qui les conſeils, le zele & la prudence
Devroient à tous momens raſſurer ma conſtance,
Qui peut-eſtre ſuccombe à mes mortels ennuis,
Voulez-vous m'expoſer au peril que je fuis ?

EUDOXE.

Madame, le peril eſt-il moins redoutable
A ne pas écouter ce Prince déplorable ?
Reſolu de vous faire entendre ſes adieux,
Il vous ſuivra peut-eſtre à toute heure, en tous lieux,
Et voudra pour le moins devoir à la fortune,
Le plaiſir de vous faire une plainte importune.
Que dis-je ? croyez-vous que plein de ſon amour
Il puiſſe ſe reſoudre à partir de la Cour.
On ſe propoſe en vain de quitter ce qu'on aime,
Enfin dans ce deſſein confirmez-le vous-même,
Montrez-luy le danger que vous courez tous deux,
Qu'on verroit toſt ou tard quelque éclat de ſes feux,
Que l'Empereur ſuivant ſon penchant ordinaire
Oubliroit les ſaints noms & d'époux, & de pere,
Et vous perdroit tous deux ſur un ſimple regard
Où peut-étre l'amour auroit eu peu de part.
Redoublez d'Andronic la fierté naturelle,
Montrez-luy les chemins ou la gloire l'apelle;
Sur tout commandez-luy de ne vous voir jamais,
Qu'il ne s'approche plus des murs de ce Palais,
Qu'il penſe à tous momens que ſon ſort & le vôtre
Vous doit juſqu'au tombeau ſeparer l'un de l'autre :
O Ciel que feriez-vous ſi trompant vôtre eſpoir,
Andronic en ces lieux revenu pour vous voir,
Renouvelloit un jour par ſa triſte preſence

Le ſouvenir qu'auroit affoibly ſon abſence ?
Que de nouveaux combats ! que de ſecrets ſoûpirs ?
Helas, épargnez-vous ces mortels déplaiſirs;
Si le Prince une fois vous a promis, Madame,
De ne plus traverſer le repos de vôtre ame,
D'aller loin de vos yeux ſans eſpoir de retour
Etouffer ou nourrir un mal-heureux amour,
Quelque brûlant deſir, quelque ardeur qui le preſſe,
Madame, j'en répons, il tiendra ſa promeſſe;
Voyez-le, & ſans fremir de ſon deſtin cruel
Prononcez-luy l'arreſt d'un exil eternel.

IRENE.

Luy pourray-je impoſer une loy ſi funeſte ?
Ah laiſſez le-moy fuïr ſans me charger du reſte,
J'ay cauſé ſes mal-heurs, en cauſant ſon amour,
Le preſſeray-je encor de ſortir de la Cour,
Et d'aller eſſuyer chez un peuple barbare,
Du deſtin ennemy le caprice bizarre ?
Que dis-je ? Penſez-vous que dans mon triſte cœur,
Ma vertu devant luy reſiſte à ma douleur ?
Au bruit de ſes ſoupirs....à l'aſpect de ſes larmes....
Non, ce ſeul ſouvenir me donne trop d'allarmes,
Je ne puis m'expoſer à ce triſte entretien,
C'eſt trop de mon-tourment ſans y joindre le ſien;
C'eſt trop pour triompher de toute ma conſtance,
Helas ! d'avoir quitté les lieux de ma naiſſance;
Ces lieux, où tout ſembloit prevenir mes deſirs,
Où mon cœur n'a jamais connu que les plaiſirs:
O bien-heureux ſejour ! aimable Trebiſonde !
O murs ! où je vivois dans une paix profonde !
Que n'ay-je en vous perdant, de mes funeſtes jours,
Par une prompte mort vû terminer le cours ?

Je m'éloignay de vous, en ces lieux entraînée
Par le trompeur eſpoir d'un heureux hymenée;
Je croyois qu'Andronic à mon deſtin lié
Pour jamais avec moy ſeroit aſſocié,
Nos Peres l'ordonnoient, Trebiſonde & Biſance,
Sur cét illuſtre hymen fondoient leur eſperance;
Je venois avec joye en celebrer les nœuds,
Le Prince eſtoit aimable, il eſtoit amoureux;
Vains projets! vains tranſports! eſperance inutile!
J'arrive enfin, à peine entray-je en cette Ville
Que je me vois livrée à des maux infinis,
Il me faut épouſer le pere au lieu du fils,
Nos deſtins ſont changez: un ordre de mon pere
Détruit dans un inſtant le bon-heur que j'eſpere,
En victime d'Etat, contrainte d'obeïr,
Pour conſerver ma gloire il fallut me trahir.

EUDOXE.

Eh! pourquoy rapellant vos diſgraces paſſées,
Occuper vôtre eſprit de ces triſtes penſées?
Madame, faites-vous un genereux effort,
Avec moins de douleur rempliſſez vôtre ſort,
Et cachez avec ſoin aux yeux de tout l'Empire
Les déplaiſirs ſecrets....

IRENE.

Ah que m'oſez-vous dire?
Qui jamais a caché ſes chagrins mieux que moy,
Et mieux ſuby du ſort l'injurieuſe loy?
Cependant qui jamais eût le ſort plus contraire?
Obſervée avec ſoin par une Cour auſtere,

Où les yeux les plus chers me ſemblent ennemis,
Où je n'ay rien des biens que je m'eſtois promis,
Où ſans ceſſe livrée à ma douleur extréme
Mon cœur tirannisé combat contre luy-méme.
Que vous diray-je enfin ? où ce cœur mal-heureux
Eſt ſouvent malgré moy moins fort que je ne veux.

EUDOXE.

Redoublez vos efforts, le temps, vôtre conſtance
De vos profonds ennuis vaincront la violence,
Et le Prince bien-toſt éloigné de vos yeux
Vous pourrez....

SCENE II.

IRENE, EUDOXE, NARCE'E

NARCE'E.

ANdronic s'avance vers ces lieux,
Il vous cherche, Madame.

IRENE.

Ah ! je n'oſe l'attendre ;
Eudoxe, vous pouvez luy parler & l'entendre,
Voyez-le, dites-luy qu'en l'état où je ſuis,
Le fuïr & le bannir eſt tout ce que je puis.

SCENE III.

IRENE, ANDRONIC, EUDOXE, NARCE'E.

ANDRONIC.

VOus me fuyez, Madame? ah Ciel quelle injuſtice!
Quoy, de tous mes mal-heurs vous rendez-vous complice?
Helas! pour accabler un cœur infortuné
Secondez-vous le ſort à me nuire obſtiné?

IRENE.

Que demandez-vous, Prince? & que pourez-vous dire?
Mépriſez-vous les loix que je vous fais preſcrire?
Quel eſt vôtre deſſein de venir en ces lieux
Me faire malgré moy recevoir vos adieux?
Puiſque vous eſtes preſt à ſortir de Biſance,
N'en pouviez-vous partir avec vôtre innocence?
Avez-vous oublié qu'un ſerment ſolemnel,
Nous impoſe à tous deux un ſilence eternel,
Qu'il n'eſt plus entre-nous d'entretien legitime,
Qu'un ſeul mot, qu'un regard, qu'un ſoûpir eſt un crime,
Que ſans ceſſe attentive à remplir mon devoir,
Je mets tout mon bon-heur à ne vous plus revoir,

Et quels que ſont les maux que vous avez à craindre,
Qu'il ne m'eſt pas permis ſeulement de vous plaindre?

ANDRONIC.

Qu'entens-je, juſte Ciel! dequoy m'accuſez-vous?
Madame, qu'ay-je fait digne de ce courroux?
Viens-je vous demander que d'un œil pitoyable
Vous donniez quelques pleurs au malheur qui m'accable?
Viens-je vous demander que vous me permettiez,
Puiſqu'il me faut mourir, d'expirer à vos pieds?
Ah de vôtre repos plus jaloux que vous-même,
J'ay ſoin de m'exiler, par ce que je vous aime;
Pardonnez-moy ce mot pour la derniere fois,
Et ſongez que je pars ſans attendre vos loix,
Qu'en vain à me bannir vous eſtiez reſoluë,
Puiſque déja mon cœur vous avoit prévenuë.
Depuis le jour fatal qu'arrachée à ma foy,
Madame, vous vivez pour un autre que moy,
Quoy que toûjours brûlé juſques au fond de l'ame,
Vous ſçavez ſi mes yeux ont parlé de ma flâme,
Si le moindre tranſport, un indiſcret ſoûpir
Vous ont fait ſoupçonner quelque injuſte deſir,
Tout a gardé, Madame, un rigoureux ſilence:
Mais un cœur n'eſt point fait pour tant de violence,
Je ſçay tous les combats qu'il me faudroit livrer,
Si ſous un même Ciel nous oſions reſpirer;
Je ſçais enfin, je ſçais tout ce que pourront dire
Vos ennemis, les miens, peut-eſtre tout l'Empire,
Ils ont ſçeu mon amour, & doivent preſumer
Que qui vous aime un jour, doit toûjours vous aimer,
Peut-eſtre oſeroient-ils ſoupçonner l'un & l'autre?
Sauvons de leur ſoupçons & ma gloire & la vôtre,

Je

Je cherche à m'éloigner, vous preſſez l'Empereur
D'accorder à mes vœux cette unique faveur,
Heureux ſi par vos ſoins mon attente eſt remplie;
J'iray des revoltez appaiſer la furie,
Ils me veulent pour Chef, & je ne doute pas
Que je ne ſois bien-tôt maître dans leurs Etats,
Qu'au gré de mes deſirs leur valeur toûjours preſte,
Ils n'entreprennent tout, ſi je marche à leur teſte:
Je viens donc vous offrir leurs armes, mon pouvoir,
Le Ciel qui me condamne à ne jamais vous voir,
Qui me fait étouffer une flâme ſi belle,
Ne ſçauroit pour le moins s'offencer de mon zele,
S'il défend à mon cœur des ſentimens trop doux,
Il permet à mon bras de combattre pour vous,
Et ſi jamais ce bras vous étoit neceſſaire,
Ou pour aller ſervir l'Empereur vôtre pere,
Ou pour faire perir, ou chaſſer de ces lieux
Ceux de qui la preſence y peut bleſſer vos yeux;
Appellez-moy, Madame, & je pourray tout faire,
Je ne veux que la gloire ou la mort pour ſalaire,
A vous donner mon ſang, je borne mon bon-heur,
Puiſqu'il m'eſt défendu de vous donner mon cœur.

IRENE.

En vain vous me flattez de ces fameux ſervices,
Mes vœux n'aſpirent point à ces grands ſacrifices,
Quand vous aurez quitté ce funeſte ſejour,
Qu'aurois-je à craindre encor Prince, dans cette Cour?
Helas! j'y verray tout avec indifferance,
M'exercer aux vertus dignes de ma naiſſance,
Accoûtumer mon cœur trop ſouvent mutiné
A cherir un époux que le Ciel m'a donné,
Obeïr à ſes loix, ne ſonger qu'à luy plaire,
Me ſacrifier toute à mon devoir ſevere,

Soûlager les Sujets qui vivent ſous ma loy,
Voila juſqu'à la mort quel ſera mon employ.
J'avoüray cependant, & je le puis ſans crime,
Que vous aurez toûjours ma plus parfaite eſtime,
Que pour vous aplaudir, pour loüer vos exploits,
Je joindray mon ſuffrage à la commune voix,
Que pour tous mes plaiſirs le ſeul que j'imagine,
C'eſt de voir les hauts faits où le Ciel vous deſtine,
Et de vôtre grand nom cent Monarques jaloux,
Juſtifier le choix que j'avois fait de vous
Aprés cela partez. A vôtre exil fidelle
Ne revenez jamais que je ne vous rappelle,
Faites-vous un bon-heur ſous de nouveaux climats,
Qu'au lieux où je ſerois vous ne trouveriez pas.

ANDRONIC.

Eſt-il temps ? ce bon-heur dont vous flattez mon ame,
Helas ! en vous perdant je l'ay perdu, Madame,
Et je n'en connois plus où je puiſſe aſpirer,
Cette perte eſt un coup qu'on ne peut reparer
Si quelque ſoin encore occupe mon courage,
C'eſt de faire rougir le deſtin qui m'outrage,
D'apprendre à l'Univers par quelque illuſtre effort,
Qu'un cœur comme le mien merite un autre ſort,
Et payant de mon ſang ma premiere victoire,
D'élever de mes maux un triomphe à ma gloire.
Vous cependant, Madame, oubliez mes mal-heurs,
Et tandis que nourry de ſoûpirs & de pleurs
Mes déplorables jours vont courir à leur terme,
Regnez, &...,

IRENE.

Croyez-vous ma conſtance ſi ferme

Ce reproche cruel plus que tous vos regrets
Etonne mon courage & confond mes projets :
Ah ! Prince penſez-vous qu'inſenſible, inhumaine,
Mes yeux ſans s'émouvoir regardent vôtre peine,
Que pendant les horreurs d'un exil rigoureux
Vous ſoyez ſeul à plaindre & le ſeul mal-heureux ?
Mais que dis-je ? où m'entraîne une force inconnuë ?
Ah ! pourquoy veniez-vous chercher encor ma veuë ?
Partez, Prince, c'eſt trop prolonger vos adieux.

EUDOXE.

Ah ! Madame, je voy l'Empereur en ces lieux.

SCENE IV.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, IRENE, EUDOXE, LEON, MARCENE.

L'EMPEREUR.

MAdame, quel étoit ſon diſcours & le vôtre ?
Mon abord impreveu vous trouble l'un & l'autre,
Je le voy, tous vos ſoins ne le peuvent cacher.

IRENE.

Andronic juſqu'icy m'étoit venu chercher ;

Seigneur, il a jugé mon ſecours neceſſaire
Pour obtenir de vous un aveu qu'il eſpere,
Il vient de me preſſer de vous parler pour luy,
Chaque moment qu'il perd augmente ſon ennuy;
Laiſſez un libre cours à ſon ardeur guerriere,
Et ſouffrez qu'à ſes vœux j'ajoûte ma priere.
Je fais ce que je puis Prince, vous l'entendez,
Puiſſiez-vous obtenir ce que vous demandez ?

SCENE V.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, LEON, MARCENE.

L'EMPEREUR.

QUoy, Prince, vous cedez à vôtre impatience ?
Vous eſtes reſolu d'abandonner Biſance ?
Vous me faites encor preſſer d'y conſentir ?

ANDRONIC.

Ouy, Seigneur, & déja je brûle de partir,
Je ne puis reſiſter à l'ardeur qui m'entraîne.

L'EMPEREUR.

Je n'entens qu'à regret un diſcours qui me geſne,
Et j'aurois ſouhaitté que ce fatal deſſein,
Prince, ne fut jamais entré dans vôtre ſein ;
Je vous ay dit tantôt moins en maître qu'en pere
Que je n'approuvois point ce départ temeraire ;

C'en eſtoit trop, je croy, pour vous perſuader
Que vous m'offenceriez à le redemander;
Mais puiſque malgré moy, puiſque ſans complaiſance,
Vous me parlez encor d'un projet qui m'offence,
Ne vous étonnez pas de mon juſte refus.

ANDRONIC.

Ah ! Seigneur voulez-vous....

L'EMPEREUR.

Ne me repliquez plus,
Songez à m'obeïr d'une ame plus ſoûmiſe,
Dans un profond oubly laiſſons cette entrepriſe,
Et ne fomentez point des ſoupçons dangereux
Dont nous pourrions un jour nous repentir tous deux.

ANDRONIC.

Eh bien, Seigneur, je ſors; mais c'eſt trop me cõtraindre,
Dans l'état où je ſuis, je ne ſçaurois plus feindre,
Et d'un ſi dur refus les perfides auteurs,
Me pourroient bien un jour payer tous mes malheurs.

SCENE VI.

L'EMPEREUR, LEON, MARCENE.

L'EMPEREUR.

QUelle temerité, quel diſcours, quelle audace !
A mes yeux !

LEON.

Vous voyez, Seigneur, qu'il nous menace,
Ses chagrins qu'il ne peut élever juſqu'à vous,
Avec plus de fureur retomberont ſur nous,
Que dis-je ? croyez-vous que ce Prince s'arreſte
A faire ſur nous ſeuls éclatter la tempeſte ?
Que je prevoy de maux pour nos fils malheureux !
Qu'Andronic leur prepare un deſtin rigoureux !

MARCENE.

Je ne m'allarme point de tout ce qu'il peut faire,
Je prens peu garde au fils, s'il faut ſervir le pere ;
Andronic me dût-il accabler le premier,
Seigneur, de ſes deſſeins il faut vous défier,
Son ame d'un refus eût eſté moins ſurpriſe,
S'il n'eût point medité quelque grande entrepriſe,
Iroit-il donc chercher des peuples revoltez,
S'il ne vouloit ſervir leurs infidelitez ?
Qui pourroit l'arracher du ſein de ſa patrie,
S'il ne vouloit contre-elle exercer ſa furie ?
Et peut-eſtre va-t'il par Leonce engagé
Deſobeïr encore, & partir ſans congé ?

L'EMPEREUR.

Luy partir ſans congé ?

MARCENE.

Seigneur, je l'aprehende,
C'eſt le ſeul Andronic que Leonce demande,
Et pour mieux attirer ce Prince ambitieux,
Il le flatte d'un rang qu'il n'a point en ces lieux.
Les Bulgares armez contre vôtre puiſſance,
Seront bien-tôt remis ſous vôtre obeïſſance;
Mais qu'il vous cauſeront & de peine & d'ennuy,
S'ils marchent contre vous ſous un Chef tel que luy;
S'ils peuvent deſormais braver vôtre colere,
En opoſant le fils aux menaces du pere,
Et publier par tout que leurs ſoins, leur valeur,
Conſpirent au ſalut de vôtre Succeſſeur.

LEON.

Helas ! en quels excés pourra-t'il ſe répandre
S'il ſe trouve en état d'oſer tout entreprendre,
Mécontant & ſuivi de ces mêmes guerriers
Que tant d'heureux ſuccés rendent déja ſi fiers ?
Aprés avoir chez eux aſſûré ſa puiſſance,
Peut-eſtre viendra-t'il l'établir dans Biſance ?
Un jeune cœur heureux dans ſes premiers forfaits
S'abandonne ſans crainte à de plus noirs projets,
Et ne conſultant plus qu'un flatteur qui le loüe,
Va juſqu'à preſumer que le Ciel les avoüe;
Il croit executer tout ce qu'il entreprend,
Il n'eſt plus de deſſein qui luy ſemble trop grand;

Remply de confiance, il court, triomphe, immole,
Pour luy le ſort ſe fixe, & la victoire vole;
Il gagne des Soldats & l'eſtime, & le cœur,
Les peuples à ſon nom ſont glacez de terreur;
Ainſi gardant ſur tous un Empire ſuprême,
Tout l'honore ou le ſuit, tout le redoute ou l'aime;
Tant qu'enfin ſa valeur l'élevant juſqu'aux Cieux,
Il voit ſes attentats devenir glorieux.

L'EMPEREUR.

Ah ! que vous m'étonnez ! mais prevenons ſa fuite;
Sans ceſſe de plus prés éclairons ſa conduite,
Veillez ſur tous ſes pas & redoublez vos ſoins,
Placez autour de luy de fidelles témoins;
Enfin dans ce départ tâchons de le ſurprendre,
Si contre ma défenſe il l'oſoit entreprendre.
Allez.

SCENE VII.

L'EMPEREUR *ſeul.*

CE n'eſt pas tout. Dans ce fatal moment
Je ſens mon cœur troublé d'un autre mouvement,
Ah ! qu'Andronic encore & m'allarme & me geſne !
Pourquoy dans ſes deſſeins fait-il entrer Irene ?
Quel intereſt prend-elle au deſtin de mon fils ?
Que dis-je ? ils ſe parloient quand je les ay ſurpris ;
J'ay remarqué leur trouble en me voyant paroître,
O Ciel ! quelle terreur ! je me trompe peut-être.

Chaſſons cette penſée, épargnons à nos yeux
Tout ce qu'à de cruel cét objet odieux :
Mais plûtôt, penétrons cette étrange avanture,
L'amour dans tous les cœurs étouffe la nature,
Ne nous aſſûrons point ſur les devoirs d'un fils,
Quand l'amour eſt extrême, il ſe croit tout permis ;
Andronic, je le ſçais, aima l'Imperatrice,
Et bien qu'à ſes deſirs mon hymen la raviſſe,
Ce feu dont il brûloit peut n'eſtre pas éteint,
Et peut-eſtre qu'Irene & l'écoute, & le plaint:
Ah ! ſi je le croyois....un châtiment ſevere....
Allons, dévelopons ce funeſte miſtere,
Ils ſe cachent en vain, & pour tout deviner,
C'eſt aſſez que mon cœur commence à ſoupçonner,
Ne differons donc plus, & ſi je voy le crime,
Puniſſons ſans ſonger ſi j'aime la victime.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

SEIGNEUR, que faites-vous ?

ANDRONIC.

Ah ! ne m'en parle plus ;
Martian, tes diſcours ſont icy ſuperflus,
Je ſuis trop irrité pour ceſſer de me plaindre.

MARTIAN.

Mais quoy, ne ſçauriez-vous un moment vous contraindre ?
Moderez vos tranſports, eſt-ce dans ce Palais
Qu'il faut faire ſi haut éclater vos regrets ?
Peut-eſtre on vous obſerve.

ANDRONIC.

As-tu trouvé Leonce ?
Eſt-il preſt ? qu'a-t'il dit ? & quelle eſt ſa réponce ?

MARTIAN.

Il ſe fait de vos loix un ſouverain devoir;
Mais il vient.

SCENE II.

ANDRONIC, LEONCE, MARTIAN.

ANDRONIC.

C'Eſt en vous que je mets mon eſpoir,
A des maux eternels la fortune me livre;
Amy, je ſuis perdu, ſi je ne puis vous ſuivre,
L'Empereur avec vous me défend de partir ;
Mais l'ardeur que je ſens ne ſe peut rallentir,
Si je puis par vos ſoins aſſûrer ma retraite,
Mes ſouhaits ſont remplis, mon ame eſt ſatisfaite;
Parlez, ſortirons-nous de ces lieux ennemis ?
Ce favorable eſpoir peut-il m'eſtre permis ?

LEONCE.

Oüi, Seigneur, tout eſt prêt, vous n'avez qu'à me ſuivre;
Allons, que pour jamais la fuite vous délivre

Des chagrins, des perils qui menacent vos jours,
De nos peuples armez acceptez le secours,
Ils ne veulent que vous : à l'envy l'un de l'autre
Ils donneront leur sang pour défendre le vôtre ;
Brisez un joug fatal, & que vos premiers coups
Attirent tous les yeux & tous les cœurs à vous.

ANDRONIC.

Non, ne balançons plus, par trop de violence
On a poussé mon cœur, & lassé ma constance,
Ouvrons des yeux enfin trop long-temps abusez,
Rendons à nôtre tour les maux qu'on m'a causez.

LEONCE.

Vangez-vous, vangez-nous, nos peuples vous attendẽt,
Ne leur refusez plus le bras qu'ils vous demandent,
Vous avez en vos mains le projet arresté
Comme un gage certain de leur fidelité,
Vous trouverez, Seigneur, des troupes toutes prestes,
Des Soldats orgueilleux du bruit de leurs Conquestes,
Fidelles à leur Chef, patiens à souffrir,
Et toûjours resolus de vaincre ou de mourir,
Courez les commander, & tentez la fortune ;
Mais sur tout banissez une crainte importune,
En livrant vôtre bras à ces nobles efforts
Prenez soin de fermer vôtre cœur aux remords,
Ne vous souvenez plus pendant vôtre entrepriſe
Si l'exacte équité la blâme, ou l'autorise;
Entrez dans la carriere, & sans vous arrester
Au degré le plus haut, hâtez-vous de monter,
Ces scrupuleux devoirs, & ces égards severes,
Seigneur, sont des vertus pour des hommes vulgaires,

Qui ſe ſent un eſprit prompt à s'effaroucher
Sur les pas des Heros ne doit jamais marcher,
Les hommes deſtinez à gouverner la terre,
A traîner avec eux la terreur & la guerre,
Loin de porter un cœur de remords combattu
Au poids de leur grandeur meſurent leur vertu.

ANDRONIC.

Mais pour ma fuite, amy, quel party dois-je prendre ?

LEONCE.

Martian eſt inſtruit, & je cours vous attendre,
D'abord que l'Empereur congediant ſa Cour
Se ſera retiré pour attendre le jour;
Martian ſur mes pas, ſoigneux de vous conduire
Aſſûrera la fuite où vôtre cœur aſpire ;
J'ay dans tous les chemins par où vous paſſerez
De fidelles amis, & des cœurs aſſûrez
Qui tous brûlans pour vous d'une amitié parfaite,
Fourniront les moyens d'une prompte retraite ;
Hâtez-vous donc, Seigneur, moy ſans plus differer
A remplir vos deſirs, je vais tout preparer.

SCENE IV.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

C'En eſt donc fait, Seigneur, & malgré ma priere
Vous ſuivez les tranſports d'une aveugle colere:
Il n'eſt rien deſormais qui vous puiſſe arreſter,
Dans quels affreux perils vous courez vous jetter?
Ignorez-vous l'abîme où ce départ vous mene?
J'en fremis, vous cherchez vôtre perte certaine;
Non, l'Empereur en vous ne verra plus ſon fils,
Et vous eſtes perdu ſi vous eſtes ſurpris;
Ne calmerez-vous point cette ardeur indiſcrete.

ANDRONIC.

Ah! cruel, oſes-tu condamner ma retraite?
Laiſſe, laiſſe-moy fuïr, eſt-il quelque ſejour
Plus à craindre pour moy que cette affreuſe Cour?
Je ſçay dans mon projet quels malheurs je m'apreſte,
Qu'à m'éloigner ſans ordre il y va de ma teſte,
Qu'aujourd'huy découvert je periray demain,
Que mon ſang, que l'Etat me deffendront en vain;
Mais mon deſtin le veut il faut que j'obeïſſe.
Eh que voudrois-tu donc, Martian, que je fiſſe?
Peux-tu-bien concevoir dans ces triſtes momens
La rigueur de mon ſort, mes craintes, mes tourmens!

On me prive à jamais de tout ce que j'adore,
Je vois dans la ſplandeur deux hommes que j'abhorre,
Dont l'injuſte pouvoir à me nuire obſtiné
Me rend preſque odieux le ſang dont je ſuis né,
Malgré tant de raiſons, malgré tant de contrainte
Laiſſay-je un ſeul moment échaper quelque plainte,
J'étouffe mes ſoûpirs, j'étouffe mes regrets,
Je ne punis que moy des maux que l'on m'a faits,
Et nourriſſant mon cœur de ma mélancolie
D'un malheur eternel j'empoiſonne ma vie:
Enfin laſſé de voir des objets ſi cruels,
Pour m'épargner des coups, ou des vœux criminels,
Moins ſoigneux de mes jours que de mon innocence,
Je demande par grace à partir de Biſance,
Et d'aller exercer mon courage & mon bras
A ſoûmettre, à calmer de rebelles Etats;
On me refuſe encor l'employ que je demande,
On ſoupçonne ma foy, je voy qu'on m'aprehende,
On m'impute à forfait le ſoin de m'éloigner,
On me croit devoré de l'ardeur de regner,
Et tout preſt de tenter par un orgueil extrême,
Ce que je n'ay point fait en perdant ce que j'aime,
Sur ces fauſſes raiſons on me retient icy,
Je voy contre mes pleurs qu'un pere eſt endurcy,
Je voy mes ennemis triompher de ma peine,
On me lie à mes maux d'une plus forte chaîne,
On veut me voir ſouffrir, & mes perſecuteurs
Ne ſeroient pas contents ſi je ſouffrois ailleurs.

MARTIAN.

Mais, Seigneur....

ANDRONIC.

Je ne puis t'écoûter davantage,
Je me livre aux tranſports de ma ſecrete rage,
Plus de conſeils, il faut m'éloigner, ou perir,
Dans le champ qui m'attend je brûle de courir,
C'eſt nourrir trop long-temps une douleur timide,
Je veux que deſormais la colere me guide
Pour faire hautement repentir l'Empereur
D'avoir traitté ſon fils avec tant de rigueur.
Mais déja dans ces lieux regne un profond ſilence,
Cours, hâte-toy, réponds à mon impatience,
Obſerve le moment où nous pourrons partir,
Et quand il ſera temps revien m'en avertir.

SCENE IV.

ANDRONIC *ſeul.*

ENfin dans un inſtant ma fortune cruelle
Va prendre par ma fuite une face nouvelle,
Si le Ciel favorable aux vœux que je luy fais
Aprouve ma retraite, & ſoûtient mes projets.
O vous, dont ſi long-temps j'ay chery la preſence,
Lieux à mes vœux ſi doux, ſacrez murs de Biſance,
Palais de mes ayeux où je receus le jour,
Je me prive à jamais de vôtre heureux ſejour,
Je fuis : mais en partant mon amour vous confie
Un treſor à mes yeux bien plus cher que ma vie,
Heureux dans vôtre ſein de pouvoir l'enfermer,
Je l'aime, je l'adore, & ne l'oſe nommer,

Pour

Pour luy plaire, à l'ennuy redoublez tous vos charmes,
Voyez couler ſes jours ſans trouble, ſans allarmes,
Et le Ciel ſur moy ſeul épuiſant ſes rigueurs,
Puiſſiez-vous n'eſtre plus les témoins de ſes pleurs.
Enfin....

SCENE V.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

VEnez, Seigneur, l'heure nous favoriſe;
Partez....

ANDRONIC.

Allons. O Ciel conduis nôtre entrepriſe;
Puiſſions-nous ſans témoins abandonner ces lieux:
Mais on vient, l'Empereur ſe preſente à mes yeux,
Serois-je découvert?

SCENE VI.

L'EMPEREUR, LEON, MARCENE, ANDRONIC, MARTIAN, ASPAR, CRISPE, GELAS, Gardes.

L'EMPEREUR.

GArdes, qu'on les saisisse.

ANDRONIC.

Ah ! du moins par ma mort prevenons sa justice,

Il se veut tuer, On le desarme.

L'EMPEREUR.

Mais Prince, songez-vous qu'un dessein si cruel
Vous peut faire à mes yeux passer pour criminel ?
On ne s'immole point quand on n'a rien à craindre.

ANDRONIC.

Puisque vous sçavez tout, qu'est-il besoin de feindre ?
Si l'on n'eût pris le soin de vous en avertir
M'auroit-on arresté quand je croyois partir ?
Oüy, je suis criminel, vous connoissez mon crime,
Je voulois à vos coups dérober la victime,
Satisfaire à la fois mon cœur & vos soupçons,
Vous épargner le soin de chercher des raisons,

Pour condamner un fils que vous croyez perfide,
Et ſauver à vos mains l'horreur d'un parricide.

L'EMPEREUR.

L'orgueil d'un criminel peut-il aller plus loin ?
Qu'on l'oſte de mes yeux, qu'on le garde avec ſoin;
Et qu'on faſſe expirer au milieu des ſuplices
Leonce & Martian ſes mal-heureux complices;
Vous, Leon, hâtez-vous, & ſans perdre un moment
Suivez le Prince, allez, cherchez exactement
Tout ce qui peut ſervir à nous prouver ſon crime,
Et rendre contre luy ma fureur legitime.

SCENE VII.

L'EMPEREUR, MARCENE, Gardes.

MARCENE.

VOus l'avez veu, Seigneur, ſans nous; ſans nos avis,
Le perfide Leonce emmenoit vôtre fils,
Ils s'éloignoient tous deux; & ce Palais tranquile
Sembloit leur aſſûrer une fuite facile;
Mais, Seigneur, un des miens les ſuivant de plus prés
A connu leur deſſein, & veu tous leurs apprêts,
Il m'a tout dit, nos ſoins ont prevenu leur fuite,
Et de leurs attentats la déplorable ſuite;
Par-là, n'en doutez point, des peuples revoltez
Les projets ſont trahis, les tranſports arreſtez:
Enfin ne craignez plus les efforts de leurs armes.

SCENE VIII.

L'EMPEREUR, IRENE, EUDOXE, NARCE'E, MARCENE, Gardes.

IRENE.

QU'ay-je entendu, Seigneur ? quel bruit ? quelles allarmes,
Quel danger impreveu, quel deſſein odieux
Trouble vôtre repos, vous attire en ces lieux ?
Tremblante pour vos jours, inquiete, éperduë,
Je vous cherche, je cours, rien ne s'offre à ma veuë
Que des pleurs, des ſoûpirs, que des yeux conſternez,
Des Soldats interdits, des Gardes étonnez,
Qui cauſe dans la Cour ce changement terrible ?

L'EMPEREUR.

Madame, à mes perils vous eſtes trop ſenſible,
Je les ay détournez, ne craignez rien pour moy,
Je puis punir un fils qui me manque de foy.

IRENE.

Quoy, Seigneur....

L'EMPEREUR.

Andronic mépriſant ma colere
Couroit inſolemment s'armer contre ſon pere,
Et malgré ma défenſe abandonnant ces lieux,
Suivre des revoltez les tranſports furieux ;

Mais le Ciel qui toûjours me conduit & me guide
A trompé les deſſeins de ce Prince perfide,
Et par ce juſte ſoin qu'il répand ſur les Rois
Soûmis un fils rebelle à la rigueur des loix;
Il eſt en mon pouvoir, & ce Prince coupable
Doit ſervir aux mutins d'exemple memorable.

IRENE.

Ah! pouvez-vous former ce funeſte deſſein?
Seigneur, & ſeriez-vous à ce point inhumain?

L'EMPEREUR.

Madame....

IRENE.

A cét excés pouſſer vôtre colere?
Quelle horreur:...pardonnez à mon diſcours ſincere;
Je crains pour vous, Seigneur, l'infaillible retour
Des mouvemens du ſang; des tranſports de l'amour:
Qui bleſſant vôtre cœur de mortelle atteintes
Pour ce fils immolé vous coûteroit des plaintes;
Je crains pour vous la honte, & les noms mal-heureux
Dont pourroit vous charger ce ſacrifice affreux;
Ces exemples fameux d'une auſtere juſtice
Entraînent aprés eux un eternel ſupplice,
La haine ſe répand ſur celuy qui punit,
L'amour & la pitié ſur celuy qui perit,
Et qui peut ſur ſes fils porter des mains cruelles
Semble peu meriter qu'ils ayent eſté fidelles.
Peut-eſtre j'en dis trop: mais mon zele, Seigneur,
Ne tend qu'à prevenir un repentir vengeur,
Qu'à vous ſauver enfin d'une indigne memoire.

L'EMPEREUR.

Madame, c'eſt aſſez, j'auray ſoin de ma gloire,
Je voy ce que pretend le zele officieux
Qui vient en ce moment d'éclater à mes yeux,
Je connois vôtre cœur, je ſçay tout ce qu'il penſe;
Allons, ne doutez point de ma reconnoiſſance.

SCENE IX.

MARCENE *ſeul.*

ENfin le Prince eſt prés de perir aujourd'huy,
Aigrirons-nous encor l'Empereur contre luy?
Où faut-il que nos ſoins s'oppoſent à ſa perte?
Ah! prenons ſans effroy l'occaſion offerte,
Il nous a menacez, il nous perdroit un jour,
N'attendons point du ſort ce funeſte retour.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LEON, ASPAR.

LEON.

Ur, c'eſt vous que je cherche, & je viens vous inſtruire
D'un ordre neceſſaire au ſalut de l'Empire,
L'Empereur à vous ſeul daigne le confier.

ASPAR.

Je ſuis preſt pour luy plaire à tout ſacrifier,
Commandez.

LEON.

L'Empereur a déja veu la lettre
Qu'entre les mains du Prince on a voulu remettre,
Vous ſçavez que celuy qui l'avoit entrepris
S'aprochoit de ces lieux quand nous l'avons ſurpris,
Cependant l'Empereur veut que ſon fils la voye,
Il vous donne ce ſoin, Aſpar, il vous l'envoye,
Faites la rendre au Prince, & trompez-le ſi bien
Que de cét artifice, il ne ſoupçonne rien.

ASPAR.

Seigneur, repoſez-vous ſur la foy de mon zele.

LEON.

Mais ſur tout employez un miniſtre fidelle,
Inſtruiſez-le avec ſoin quand vous le choiſirez;
Souvenez-vous enfin que vous en répondrez.
Adieu.

SCENE II.

ASPAR *ſeul.*

NE craignez rien, je vous feray connoître
Qu'Aſpar quand il choiſit, ne choiſit point un traitre;
Mais je vois Andronic, il porte icy ſes pas.

SCENE III.

ANDRONIC, ASPAR, Gardes.

ANDRONIC.

QU'on me laiſſe un moment, qu'on ne me trouble pas.

SCENE IV.

ANDRONIC *seul.*

DEſſeins mal concertez, malheureuſe vengeance,
Dont mon cœur abuſé goûta trop l'eſperance,
Douces illuſions de mes eſprits charmez,
Projets évanoüis auſſi-tôt que formez,
Ne m'entretenez plus de vos vaines chimeres,
Et laiſſez-moy ſans vous contempler mes miſeres.
O Ciel ! dans quel état me trouvay-je reduit ?
Chacun dans mon malheur me trahit ou me fuit,
Sans amis, ſans ſecours, dans ce moment funeſte,
A quoy dois-je m'attendre, & quel eſpoir me reſte ?
Leonce & Martian que déja l'Empereur
Vient de ſacrifier à ſa prompte fureur,
De moment en moment ma garde redoublée,
Le noir preſſentiment dont mon ame eſt troublée,
Mille triſtes objets me font imaginer
Où ces commencemens doivent ſe terminer :
Oüy, je n'en doute plus, on m'a juré ma perte,
Puiſque de mes deſſeins la trame eſt découverte,
Je ſuis trahy, je meurs, & la rigueur du ſort
Dans les ombres du crime envelope ma mort.
Qu'au gré de ſes tranſports l'Empereur m'en puniſſe,
Mais auſſi, qu'il ſe juge, & ſe faſſe juſtice,
Qu'il ſonge à nos deſtins, & lequel de nous deux
Eſt le plus criminel, ou le plus mal-heureux....
Emporté par le feu d'un imprudent courage
Je forme un vain projet, je me livre à ma rage,

Je me rends à l'eſpoir dont on me vient flatter,
Voilà tous les forfaits qu'on me peut imputer.
Mon pere.... mais que dis-je ? il refuſe de l'eſtre,
A quelle marque enfin puis-je le reconnoître ?
Il m'oſte ma maîtreſſe, & l'empire & le jour,
Voilà tous les preſens que m'a fait ſon amour.
Ne nous efforçons point d'émouvoir ſa tendreſſe,
Rien ne deſarmeroit ſa fureur vengereſſe,
Et quand par mes efforts je pourrois l'attendrir,
Mes jours ne valent pas qu'il m'en couſte un ſoûpir;
Mais que veut-on de moy ?

SCENE V.

ANDRONIC, GELAS.

GELAS.

SEigneur, c'eſt une lettre,
Qu'en ſecret dans vos mains j'ay promis de remettre.

ANDRONIC.

N'avez-vous rien à dire ? & ne puis-je ſçavoir....

GELAS.

Non, Seigneur, je vous quitte, & j'ay fait mon devoir.

SCENE VI.

ANDRONIC *seul.*

EST-il quelque remede au mal-heur qui m'accable ?
Le Ciel me jette-t'il un regard favorable ?
Qui peut-estre touché de mon sort inhumain ?
Lisons. Je ne sçaurois reconnoître la main.
Mais sur ces traits à peine ay-je porté la veuë,
Que d'un trouble soudain mon ame s'est émeuë,
Je ne sçais quel préſage, & quels secrets combats
Me causent des transports que je ne sentois pas.

Il lit.

Par un dernier effort apaisez vostre pere,
Ne ménagez plus rien, Prince, pour vous sauver,
Assûrez une vie à l'Etat necessaire,
Et songez qu'en mourant....je ne puis achever.

Aprés avoir lû.

O bonté sans exemple, adorable Princesse !
Quoy pour mes jours encor vôtre cœur s'interesse ?
Ouy, je n'en doute plus, mon cœur est éclaircy,
Et vous seule avez droit de me parler ainsi,
Je connois vôtre voix, il me semble l'entendre,
A ce dernier effort aurois-je osé m'attendre ?
Abandonné de tous.... ah Prince trop heureux,
Par où merites-tu des soins si genereux ?
Non, ne nous plaignons plus de la rigueur d'un pere,
Quels bien-faits me vaudroient autant que sa colere ?

Irene, de vos vœux je me fais une loy,
Vous voulez que je vive, & c'eſt aſſez pour moy:
A vos moindres deſirs je ſuis preſt à me rendre:
Mais helas! l'Empereur voudra-t'il bien m'entendre?
N'importe, pour vous plaire il faut tout hazarder,
Ma fierté, ma fureur à l'amour doit ceder;
Reſous-toy donc, mon cœur, à cette violence,
Surmonte ton orgueil, quoy que ſans eſperance,
Princeſſe, recevez ce gage de ma foy,
Comme le plus preſſant d'un homme tel que moy:
Mais apres cet effort craignez d'en faire d'autres,
Pour conſerver mes jours n'expoſez point les voſtres,
Ne tentez plus pour moy de dangereux ſecours,
Et laiſſez à mon ſort ſon déplorable cours.
Hola, Gardes, quelqu'un.

SCENE VII.

ANDRONIC, ASPAR,

ASPAR.

SEigneur, que faut-il faire?

ANDRONIC.

Sçachez ſi je pourrois entretenir mon pere?
Si ſuſpendant le cours de ſon reſſentiment,
Il daigneroit encor m'écouter un moment?

SCENE VIII.

ANDRONIC *seul.*

QVe vay-je faire ? ô Ciel ! quelle triſte entreveuë ?
Que dire à l'Empereur ? quelle honte à ſa veuë ?
Je vais donc lâchement implorer la bonté
D'un Pere qui me traite avec indignité ?
Qui ne me fit jamais ny careſſe, ny grace,
Qui me hait dans le cœur, dont la froideur me glace,
Qui fermant toute entrée à l'amour paternel,
Ne voit plus dans ſon fils qu'un ſujet criminel,
Pourray-je ſeulement ſoûtenir ſa preſence ?
Il ne me répondra qu'avec un froid ſilence,
Son front ne m'offrira qu'un ſevere dédain,
J'auray le déplaiſir de m'abaiſſer en vain :
Eſt-il quelque malheur, eſt-il quelque ſupplice
Plus douloureux pour moy qu'un ſi dur ſacrifice ?
O rigoureuſe loy d'un aſcendant vainqueur ?
Quels terribles aſſauts tu livres à mon cœur ?

SCENE IX.

ANDRONIC, ASPAR,

ASPAR.

PReparez-vous, Seigneur, voſtre Pere s'approche.

ANDRONIC.

Dites plûtoſt mon Roy. Quel combat ? quel reproche?
Je ſens plus que jamais mon cœur ſe revolter.

SCENE X.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, ASPAR.

L'EMPEREUR.

QU'on nous laiſſe. A mes pieds viendra-t'il ſe jetter?

ANDRONIC.

Par où commenceray-je, & qu'eſt-ce que j'eſpere ?

L'EMPEREUR.

Je ſens à ſon aſpect redoubler ma colere.

ANDRONIC.

Allons, obeïſſons, & ne balançons plus:
Vous me voyez, Seigneur, interdit & confus.

L'EMPEREUR.

Qu'attendez-vous de moy, Prince, quelle eſperance
Vous a fait en ces lieux ſouhaiter ma preſence?

ANDRONIC.

Ah! loin de m'accabler, Seigneur, r'aſſurez-moy,
Mes eſprits ſont ſaiſis & de trouble & d'effroy,
Mon courage abattu, ſuccombe à mâ triſteſſe.

L'EMPEREUR.

Un cœur comme le voſtre a-t'il tant de foibleſſe?

ANDRONIC.

Souvenez-vous, Seigneur, que je ſuis voſtre fils.

L'EMPEREUR.

Et le plus dangereux de tous mes ennemis.

ANDRONIC.

Le croyez-vous, Seigneur? Ah Ciel ! qu'oſez-vous dire?

L'EMPEREUR.

Ce qu'un juſte courroux & la raiſon m'inſpire.

ANDRONIC.

Que je ſuis malheureux !

L'EMPEREUR.

Bien moins que criminel.

ANDRONIC.

Ne quitterez-vous point ce ſentiment cruel ?
Serez-vous pour un fils inflexible & ſevere ?

L'EMPEREUR.

Avez-vous donc eſté plus tendre pour un pere ?

ANDRONIC.

Eh quoy c'en eſt donc fait ? Il ne m'eſt plus permis,
Seigneur, de me donner le nom de voſtre fils ?
Et cependant helas ! dans ce moment funeſte,
Ce nom de tous mes biens eſt le ſeul qui me reſte ;
Oüy, Seigneur, je n'oppoſe à ce juſte courroux
Que ce ſang, que ces traits que j'ay receus de vous,

J'oſe dans voſtre cœur avec cette deffence
Me promettre toûjours un reſte d'innocence.

L'EMPEREUR.

C'eſt là ce qui vous rend plus coupable à mes yeux,
Vous joignez à ce nom des noms trop odieux.
Ingrat, & ſans fremir je ne puis reconnoître
Mon ſang dans un rebelle, & mon fils dans un traître.

ANDRONIC.

Seigneur...,

L'EMPEREUR.

Ce ne ſont plus maintenant des ſoupçons,
Nous avons découvert toutes vos trahiſons;
Allez, Prince, marchez où l'honneur vous convie,
Soûlevez contre moy toute la Bulgarie,
Dans ces nobles emplois ſignalez voſtre bras.
D'autres crimes encore....

ANDRONIC.

Ah! ne le croyez pas,
Ne me reprochez point un crime imaginaire.

L'EMPEREUR.

Quoy ſe rendre le Chef d'un peuple temeraire,
Traitter ſecrettement avec des revoltez,
Sont-ce là, dites-moy, des crimes inventez?

Que ne puis-je douter de ton ingratitude ?
S'il m'en reſtoit encor la moindre incertitude,
Bien-toſt en ta faveur je ſçaurois m'abuſer,
Et je te deffendrois au lieu de t'accuſer ;
Mais de ta propre main j'ay vû le ſein parjure,
Et mes yeux dans mon cœur font taire la nature :
A quoy tendroient enfin ces perfides traittez,
Ces aziles offerts, ces ſecours acceptez,
Ces ſermens mutuels, cette coupable ligue,
Qu'au Trône où des long-temps un pere te fatigue ?
Répons-moy, ſi tu tu peux ? As-tu quelques raiſons ?
Ou plûtoſt, ſont-ce là toutes tes trahiſons ?
Parle ; ton embarras ſuffit pour te confondre.

ANDRONIC.

Non, Seigneur, je ne puis ou n'oſe vous répondre ;
Je ſuis moins criminel que je ne le parais,
Et vous ne ſçavez pas encor tous mes ſecrets.

L'EMPEREUR.

Quoy ?

ANDRONIC.

De vos favoris la farouche conduite
Pourroit juſtifier le deſſein de ma fuite,
Sous le joug importun de leurs ſeveres loix,
Les cœurs les plus ſoûmis murmurent quelquefois,
Et l'on doit imputer dans un jeune courage
De tels égaremens aux foibleſſes de l'âge ;
Mais je ne veux devoir ma deffence qu'à vous :
Souffrez que je me jette encore à vos genoux :

Voſtre ame en ma faveur n'eſt-elle point émeuë ?
Quoy loin de m'écoûter vous détournez la veuë ?
Voſtre cœur ſe refuſe aux tendres mouvemens,
Qui devroient le ſaiſir dans ces triſtes momens ?
Regardez-moy, Seigneur, avec des yeux de pere ;
Mais helas ! je ne fais qu'aigrir voſtre colere.

L'EMPEREUR,

Prince, n'avez-vous rien à me dire de plus ?

ANDRONIC.

Non, d'en avoir tant dit je ſuis meſme confus :
Ah ! ce n'eſt point l'horreur du coup qui me menace,
Qui m'a fait mandier une honteuſe grace,
Et mon cœur en effet n'attendoit pas de vous,
Aprés tant de rigueurs un traitement plus doux ;
Je ſçay trop que pour moy vous eſtes inſenſible,
Et la mort à mes yeux n'offre rien de terrible :
Si l'on ne m'eût contraint à cet indigne effort...

L'EMPEREUR.

C'eſt aſſez, je t'entens.

ANDRONIC.

Ordonnez de mon ſort,
Haſtez le coup fatal d'une lente juſtice,
La vie eſt deſormais mon plus cruel ſupplice,
Et je mourrois bien-toſt de honte & de regret,
De m'eſtre à vos genoux abaiſſé ſans effet.

SCENE XI.

L'EMPEREUR *seul.*

O Ciel ! juſqu'où l'emporte une aveugle inſolence ?
C'eſt trop en ſa faveur me faire violence :
Si l'on ne l'eût contraint à cet indigne effort,
Dit-il, . . . Ah ! ce mot ſeul decide de ſa mort.
Je ſuis trop éclaircy, l'Imperatrice l'aime :
Non, non, ce ne peut eſtre une autre qu'elle-meſme ;
Irene a fait tracer cet odieux écrit,
Qui d'un trouble fatal a remply mon eſprit.
Tremblante pour ſes jours, à tous mes vœux contraire,
Elle a tout hazardé pour ce fils temeraire,
Je n'en puis plus douter, le traître s'eſt trahy ;
A d'autres loix enfin auroit-il obeï ?
Et n'eût eſté l'eſpoir de plaire à ce qu'il aime
Se fuſt-il jamais fait cet effort ſur luy-meſme ?
De quel air l'inſolent s'eſt-il humilié ?
Il excitoit ma haine au lieu de ma pitié,
J'ay vû juſqu'à mes pieds ce ſuperbe courage,
De ſes reſpects forcez deſavoüer l'hommage,
Il n'a pû ſoûtenir un repentir trompeur,
Et ſa bouche a trahy la fierté de ſon cœur.
Dans quel temps ? au moment que malgré ma colere
Le traître me faiſoit ſentir que j'eſtois pere,
Que toute ma fureur m'alloit abandonner :
Que ſçay-je ? quand mon cœur eût pû luy pardonner.
Que cette lettre entre-eux marque d'intelligence ?
Vous n'abuſerez plus de mon trop d'indulgence,

Traîtres : Mais par quel charme ont-ils pû m'ébloüir?
Comment ont-ils osé songer à me trahir ?
Moy, qui par tant de soins & de perseverence
De penetrer les cœurs possede la science,
Qui par l'art que j'employe à cacher mes projets,
Connois tous les chemins, tous les détours secrets,
Qui par ma politique & mon adresse à feindre
Force tous mes voisins, tous les Rois à me craindre,
Dans mon propre Palais, au milieu de ma Cour,
Je me vois le jouet d'un temeraire amour,
Deux perfides sans art, & sans experience,
Aveuglant ma raison, & trompant ma prudence,
Démentent par des feux mortels à mon honneur,
Tout ce que l'Univers publie en ma faveur.
Helas ! ils m'abusoient sans peine & sans étude,
Je n'avois de leur part aucune inquietude,
Mon cœur de noirs soupçons n'estoit point combatu,
Et dormoit sur la foy de leur fausse vertu.
O malheureux époux ! ô déplorable pere !
Où dois-tu t'arrester ? où porter ta colere ?
Leur juste chastiment ne peut estre trop prompt,
Dans leur perfide sang étouffons cet affront ;
Mais sur tout ménageons leur mort avec prudence,
Par des chemins divers achevons ma vangeance,
Prévenons pour ma gloire un dangereux éclat,
Condamnons Andronic en criminel d'Estat ;
Par un effort secret perdons l'Imperatrice,
Et cachons à la fois son crime, & son supplice.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC *seul.*

SERAY-je encor long-temps dans cet état cruel ?
Pourquoy laisse-t'on vivre un Prince criminel ?
Cette lenteur funeste, & cette incertitude
M'ont déja fait souffrir un supplice trop rude,
Chaque instant qu'on ajoûte à mes jours malheureux,
Ne sert qu'à redoubler l'horreur que j'ay pour eux.
Viendra-t'on ? L'Empereur apres nôtre entrevuë,
Peut-il laisser encor ma perte suspenduë ?
Si par mes attentats il se croit outragé,
Ma honte & mon dépit ne l'ont que trop vangé.
Que je souffre ! Je cede à mon impatience,
Ciel, qui vois mes combats, redouble ma constance,
Je ne puis resister à tout ce que je sens,
Mais enfin voicy l'ordre, & la mort que j'attens.

SCENE II.

ANDRONIC, ASPAR, GELAS, CRISPE.

ASPAR.

SEigneur ...

ANDRONIC.

Je vous entens, on veut que je periſſe ;
Allons donc.

ASPAR.

Vous pouvez choiſir voſtre ſupplice ;
L'Empereur le permet.

ANDRONIC.

Sa bonté me ſurprend ;
Je le croyois moins tendre, & mon crime trop grand ;
Je n'abuſeray point enfin de cette grace,
Et le coup de bien prés va ſuivre la menace :
Qu'on me prepare un bain : quand il faudra partir
Vous me trouverez preſt, revenez m'avertir.

SCENE III.

ANDRONIC, GELAS, CRISPE.

ANDRONIC.

MAis helas ! quel tranſport, quel mouvement me preſſe ?
Que l'on me donne un ſiege; * il ſuffit, qu'on me laiſſe.
Sortez donc, à mes yeux n'offrez point vos douleurs,
Que ſervent à mes maux les ſoûpirs, & les pleurs ?

* *Criſpe luy donne un ſiege.*

SCENE IV.

ANDRONIC *ſeul.*

IL eſt temps de s'armer d'une noble conſtance,
Où ſe termine, helas ! toute mon eſperance ?
Sorty du plus beau ſang qu'adore l'Univers,
Maiſtre dés le berceau de cent Peuples divers,
Quand je croy m'affranchir de l'affreux eſclavage,
Dont le joug ſi long-temps fit gémir mon courage,
Quand les biens, les honneurs, la gloire, les plaiſirs
Devoient s'offrir en foule à mes premiers deſirs,

Je

Je meurs, & dans le cours de mes jeunes années,
Je voy d'un coup fatal trancher mes deſtinées.
Mais quoy toûjours en proye à la rigueur du ſort;
Je ne puis de mes maux ſortir que par la mort;
Il eſt à mon repos un ſi puiſſant obſtacle,
Qu'en ma faveur le Ciel ne peut faire un miracle;
Et tant que je vivrois, brûlé des meſmes feux,
Je ſerois criminel, ou ſerois malheureux;
Furieux ſans effet, Amant ſans eſperance,
Contraint dans mon amour, contraint dans ma vangeance,
Penetré de tendreſſe, agité de courroux,
Sans oſer ſignaler ni mes vœux, ni mes coups;
Ah! le Ciel me devoit eſtre un peu moins contraire,
Laiſſer libre du moins ma flâme; ou ma colere,
M'offrir un cœur pour qui tout le mien pût brûler;
Ou le ſang d'un Rival que je puſſe immoler.
Enfin dans ces combats je ne ſçaurois plus vivre,
Et je doy rendre grace au coup qui m'en délivre:
Oüy, je ſuis reſolu: Mais que deviendrez-vous
Irene? De mon Pere évitez le courroux,
Ma mort vous coûtera de dangereuſes larmes,
L'Empereur en prendra de terribles allarmes;
Et que ſçay-je? Peut-eſtre en ce moment fatal,
Il me condamne moins en Pere qu'en Rival.
Ah! penſer accablant où mon cœur s'abandonne:
Quel peril pour Irene, ô Ciel! s'il la ſoupçonne?
Princeſſe, que je crains que ſes terribles coups
Aprés m'avoir frapé ne s'étendent ſur vous?
Voilà ce qui m'étonne, & non pas le ſupplice;
Mais je touche au moment du fatal ſacrifice;
Ciel! je t'offre ma mort, appaiſe ta rigueur,
Puiſſes-tu loin de moy porter ton bras vangeur!

Contre un barbare époux protege l'innocence,
Ne te lasse jamais d'embrasser sa deffence.

SCENE V.

ANDRONIC, ASPAR, GELAS.

ANDRONIC.

POurquoy me montrez-vous un visage interdit ?
Avez-vous fait, Aspar, ce que je vous ay dit ?

ASPAR.

Oüy, Seigneur.

ANDRONIC.

Tout est prest ?

ASPAR.

Je fremis de le dire.

ANDRONIC.

Tout est prest, allons donc.

ASPAR.

O vertu que j'admire !
Gelas, menez le Prince.

SCENE VI.

ASPAR *seul.*

AH dans son triste sort !
Je luy cache des maux plus cruels que sa mort,
Sinistre évenement ! exemple redoutable !
O perte pour l'Empire à jamais déplorable !
De quels coups aprés toy sommes-nous menacez ?

SCENE VII.

IRENE, NARCE'E, ASPAR.

IRENE.

NOn, je ne puis me rendre à tes soins empressez ;
Je veux voir Andronic en ce moment funeste,
Narcée, & luy donner tout le temps qui me reste :
Que fait le Prince, Aspar ? l'apiendray-je à mon tour ?

ASPAR.

Madame....

IRENE.

Expliquez-vous, parlez-moy sans détour ;

ASPAR.

Auprés de l'Empereur un ordre exprés m'attire,
Vous ſçaurez tout.

IRENE.

Allez, prenez ſoin de luy dire
Que je ſuis en ces lieux, enfin que je l'attens,
Preſte à luy reveler des ſecrets importans.

SCENE VIII.

IRENE, NARCEE'.

NARCE'E.

MAis que pretendez-vous, & qu'eſt-ce que vous faites ?
Madame ſongez-vous à l'état où vous eſtes ?
Helas que je vous plains ! Mon cœur ſaiſi d'effroy
Regarde vôtre ſort....

SCENE IX.

IRENE, EUDOXE, NARCE'E.

EUDOXE.

Ciel ! qu'eſt-ce que je voy ?
Quel eſt voſtre deſſein ? vous m'avez donc trompée ?
Quoy, Madame, à mes bras n'eſtes-vous échapée
Que pour courir icy par d'indignes douleurs
Montrer que vous avez merité vos malheurs ?
Quel ſuccés de mes ſoins ? Ah ! l'aurois-je pû croire
Que vous euſſiez ſi mal ménagé voſtre gloire ?
Que dira l'avenir, tout l'Empire, un Epoux ?

IRENE.

O Ciel ! pour ces conſeils quel temps choiſiſſez-vous ?
Helas ! en ma faveur ſoyez plus indulgente,
Je vay mourir, Eudoxe, & mourir innocente,
Vous m'avez vû toûjours ſi ſoûmiſe à vos loix,
Qu'il doit m'eſtre permis d'y manquer une fois ;
Calmez voſtre courroux, étouffez vos reproches,
Je commence à ſentir les fatales approches,
Voilà le prompt effet du breuvage mortel
Qui conſomme l'horreur de mon deſtin cruel,
Vos yeux en ſont témoins, avec quelle induſtrie
Les traiſtres ont voulu me cacher leur furie ?
Mais tous leurs ſoins n'ont pû m'abuſer un moment ;
Et ma main & ma bouche ont pris avidemment

Le vaſe criminel & la liqueur funeſte,
Qui de mes triſtes jours va conſommer le reſte.

EUDOXE.

Ah ! quittez ce deſſein, & cherchez du ſecours.

IRENE.

Voulez-vous de mes maux éterniſer le cours ?
Non, non, qu'à l'Empereur je ſerve de victime,
Il croit ſon fils & moy noircis du meſme crime :
Ah ! courons le chercher, il eſt prés de ces lieux,
Venez meſler vos pleurs à nos triſtes adieux,
Que les derniers regards de ce Prince fidelle
Luy faſſent voir l'excés de ma douleur mortelle,
Qu'avant que d'expirer il apprenne aujourd'huy
Qu'Irene un ſeul moment ne vit pas aprés luy,
Que d'un joug importun mon ame dégagée
Se montre toute entiere à la ſienne affligée,
Qu'au meſme inſtant la mort briſant les meſmes nœuds,
Nos eſprits en ſortant ſe rencontrent tous deux ;
Qui renduë à celuy pour qui ſeul j'eſtois née,
J'accompliſſe à la fin toute ma deſtinée.

SCENE X.

IRENE, EUDOXE, NARCE'E, GELAS.

GELAS.

MAdame où courez-vous, & qu'allez-vous chercher ?
Ah ! plûtoſt de ces lieux il faut vous arracher,
Evitez un objet qui déchire mon ame.

IRENE.

Andronic eſt donc mort ?

GELAS.

Il ne vit plus, Madame ;
Je viens en ce moment de le voir expirer,
Dans le bain que luy-meſme avoit fait preparer.

IRENE.

Soûtenez-moy : Je cede aprés ce coup funeſte :
Et vous, du ſort du Prince apprenez-moy le reſte.

GELAS.

Sans ſe plaindre un moment de ſon ſort inhumain ;
Il nous ſuit. Sans fremir il entre dans le bain,

Offre ſes bras luy-même, en fait couper les veines;
Montre un cœur inſenſible au milieu de ſes peines,
Et des flots de ſon ſang qui coulé à gros ruiſſeaux
Bien-toſt du bain fatal il voit rougir les eaux.
Cependant il paſlit, & ſes yeux s'obſcurciſſent,
De moment en moment ſes eſprits s'affoibliſſent,
Son ame avec ſon ſang trop prompt à s'écouler,
Court au terme fatal....

IRENE.

Je me ſens accabler,
Donnez un peu de temps à mon ame abbatuë:
C'eſt aſſez: achevez un diſcours qui me tuë.

GELAS.

Il leve au Ciel les yeux pour la derniere fois,
Et prononce ces mots d'une mourante voix:
O mort! des malheureux unique & ſûr azile,
Je verrois ton approche avec un œil tranquile,
Si du courroux vangeur dont je ſubis la loy,
La rigueur aujourd'huy ne tomboit que ſur moy:
Je crains.... En cet inſtant ſon ame s'eſt émeuë,
Il promene par tout une inquiéte veuë,
Pere cruel, dit-il, d'un fils infortuné,
Je te rends tout le ſang que tu m'avois donné,
N'en cherche point ailleurs pour aſſouvir ta rage:
Alors de la parole il perd preſque l'uſage,
Il ne garde plus d'ordre en ſes diſcours confus,
Ce ne ſont que des mots toûjours interrompus,
Son eſprit ſe confond, le trouble s'en empare,
En de vagues projets il s'emporte, il s'égare;

Il adreſſe ſa voix à vous, à l'Empereur,
Paroiſt tantoſt tranquile, & tantoſt en fureur;
Enfin ſon ſang s'épuiſe, & ſa force ſuccombe,
Sa teſte ſur ſon ſein panche, chancele, tombe;
Il meurt, & tout ſon corps ſanglant, pâle, glacé,
Ne nous en offre plus qu'un portrait effacé.
Pour moy, le cœur percé de cette affreuſe image,
De ſes perſecuteurs je déteſte la rage,
Et craignant qu'on me faſſe un crime de mes pleurs
Je vais en d'autres lieux renfermer mes douleurs.

SCENE XI.

IRENE, EUDOXE, NARCE'E.

IRENE.

C'En eſt fait, à ſes yeux la lumiere eſt ravie,
Eclatez mes ſoûpirs, ſa mort vous juſtifie.

EUDOXE.

Quoy donc. . . .

IRENE.

Regrets, tranſports juſqu'icy retenus
Paroiſſez, il eſt temps, je ne vous contrains plus.
Il eſt mort! Ciel quel ſang a-t'on oſé répandre?
Reçois du moins les pleurs que je donne à ta cendre;

Cher Prince, vois Irene au bruit de ton malheur,
Ne ménager plus rien, expirer de douleur.
Mais, helas! du poiſon l'atteinte ſe redouble,
Je ſens croître à la fois ma foibleſſe & mon trouble,
Et le mortel venin par un injuſte effort,
Ravit à ma douleur la gloire de ma mort.
Non, non, je me trompois, ils agiſſent enſemble,
Tous deux en même temps.... L'Empereur vient, je tremble,
Ma peine à ſon aſpect vient de ſe redoubler.

SCENE DERNIERE.

L'EMPEREUR, IRENE, EUDOXE, NARCE'E.

IRENE.

SEigneur, avant ma mort j'ay voulu vous parler;
Andronic eſt puny, je meurs empoiſonnée,
Vous l'avez ſoupçonné, vous m'avez ſoupçonnée,
Une lettre aujourd'huy tombée en voſtre main
A ſans doute achevé noſtre ſort inhumain.
Elle venoit de moy. Je pourrois vous le taire,
Puiſque les traits eſtoient d'une main étrangere:
Sans honte je l'avouë: Eh pourquoy le cacher?
C'eſt le ſeul attentat qu'on me peut reprocher,
J'en atteſte le Ciel, ce Ciel dont la puiſſance,
Au poids de nos vertus punit ou recompenſe,

Ny voſtre fils, ny moy, juſqu'au dernier ſoûpir,
N'avons jamais formé de criminel deſir :
Il partoit pour me fuir. A mon devoir fidelle
Mon cœur luy preſcrivoit une abſence eternelle :
C'eſt dans ce même temps qu'un ſacrifice affreux,
A vos triſtes ſoupçons nous immole tous deux.
Ce jour à nos neveux va fournir une hiſtoire,
Un exemple d'horreur qu'ils auront peine à croire ;
Je ne vous dis plus rien. J'ay conſommé mon ſort,
Je paſſe ſans regret dans les bras de la mort,
Puiſqu'elle rompt les nœuds de l'hymen qui nous lie.
Eudoxe, ménageons cet inſtant de ma vie,
Oſtez-moy de ces lieux, & que je puiſſe au moins
N'avoir en expirant que vos yeux pour témoins.

L'EMPEREUR.

Qu'entens-je ? quel effroy, quelle pitié ſoudaine
S'empare de mon cœur, m'épouvante, & me geſne ?
Eſtoient-ils innocens ou coupables tous deux ?
Je ne ſçais : Mais helas ! que je ſuis malheureux.

FIN.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE